

Discours prononcé le 10 mai 2011 à
INALCO, France

Raham Asha

Le Courant Pārsī-Āḍarī

Vers la fin du 16^e siècle, c.-à-d. à la rencontre de la fin du millénaire de l'islam, deux courants religieux ont apparu, en Inde et en Perse :

1. Un courant, proclamé (en 1581) par un roi mystique, Akbar Shāh, s'appelait 'دين الهی' 'la religion divine'. Mulā 'Abd-'ul-qādir Badāūnī, l'auteur du منتخب التواريخ, qui a connu la cour d'Akbar, et avait traduit, en dépit de son désir, le *Rāmāyana* en Persan, dit : L'histoire de Alef (= 1000) a été écrite pour annoncer la fin de la religion de Muhammad et la lecture des livres arabes. Etrange période : la jurisprudence (islamique), la science de la tradition, et l'exégèse du Qurān sont rejetés ; mais l'astronomie, la philosophie, la mathématique, la poésie, les histoires et les fables sont mis en honneur.

(تاريخ الف نوشتند به این اعتبار که مشعر باشد از انقراض دين مبین محمدی که بیش از هزار سال نه خواهد بود. و عربی خواندن و دانستن آن عیب شد. و فقه و تفسیر و حدیث و خواننده آن مطعون و مردود، و نجوم و حکمت و طب و حساب و شعر و تاریخ و افسانه رایج و مفروض.)

Akbar a pris encore d'autres mesures : désormais les écoles (les مدرسه) devraient accepter les Hindous. Il a aboli les cinq prières quotidiennes, le jeûne, le pèlerinage, et la polygamie (il disait : 'le dieu est un, la femme une', خدا یکی زن یکی). Il a remplacé le calendrier lunaire musulman par un calendrier solaire persan ; et il a remplacé la date d'hégire par la date de son couronnement à la manière des rois perses.

Cette religion monothéiste (qui s'appelait aussi توحید الهی) ne s'adressait pourtant pas aux corvéables, et n'était pas prosélyte. Quelques hommes de lettre ou de science, plutôt d'origine musulmane, sont entrés dans le petit cercle fermé d'Akbar, après avoir prononcé cette formule de renonciation : « Moi, un tel fils d'un tel, je renonce à la fausse religion de l'islam laquelle j'ai vue ou entendue de mes aïeux, et j'enter dans la Dēn i Elāhī de Šāh Akbar. »

Cette religion n'a pas laissé de livres sacrés, ni éduqué des prêtres Elāhī, ni construit des lieux de culte (seulement, Akbar a ordonné d'apporter le feu sacré des Parsis de Navsari et de l'alimenter jour et nuit dans sa cour). Une nouvelle religion sans conversion, sans une base sociale, ne peut pas aller loin. Après Akbar, bien que la Dēn i Elāhī est devenue sans tête, mais l'état d'esprit conjoint est resté vivant jusqu'à ce que le roi Aurangzēb emprisonne son père Šāh Jahān, le petit-fils d'Akbar, et assassine son frère aîné Dārā Škōh, et s'empare du pouvoir (1658), et tourne définitivement la page d'Akbar, et un nouvel ordre commence, la persécution, la destruction des temples hindous, etc.

2. Un autre courant, à la même époque, surgit d'abord en Perse, et s'installe ensuite en Inde. Le créateur de ce courant n'est ni un roi, ni un grand prêtre. Il est plutôt un homme réservé, timide et solitaire qui cache son identité. Cette dissimulation est un trait de son école. Par exemple, depuis deux siècles l'identité de l'auteur du livre *دبستانِ مذاهب* 'l'école des doctrines religieuses' a intrigué plusieurs savants et curieux et a fait couler beaucoup d'encre ; et pourtant son identité n'est pas encore établie.

A la différence du courant d'Akbar, le courant d'Āḍar possède une vraie « littérature », et même un livre sacré, le *Dasātīr*. Mulla kāūs, un Parsi de Gujarat, lors de sa visite en Perse, achète une copie de *Dasātīr* à Espahan (en 1778). Ce manuscrit existe aujourd'hui dans la Bibliothèque de Mullā Fērōz à Bombay. Quand le gouverneur de Bombay au début du 19^e siècle, Jonathan Duncan, a appris l'existence de ce manuscrit à Bombay, il a demandé à Mulla Fērōz (le fils de Mullā Kāūs) de ne pas le montrer à personne. Alors il s'est mis à traduire le texte pour le présenter au roi d'Angleterre. Mais avant qu'il puisse terminer ce travail assez pénible il meurt. Sir John Malcolm encourage William Erskine de le traduire de nouveau avec l'aide de Mullā Fērōz. Le *Dasātīr* a enfin été publié en 1818 en deux volumes : le premier volume, le texte préparé par Mullā Fērōz ; le deuxième volume, la traduction anglaise faite par Erskine. Depuis on a trouvé encore d'autres manuscrits de *Dasātīr*.

Comment peut-on qualifier ce courant ?

Jivanji J. Modi pensait que Āḍar Keyvān et ses disciples étaient « the mystic-minded Zoroastrians of Persia ». Et Henri Corbin appelait ce courant « l'école zoroastrienne et Ešrāqī/ illuminative ». Il pensait que cette école était une réponse zoroastrienne au grand projet de Šayḥ al-Ešrāq Šehāb-al-dīn Yaḥyā Suhrawardī (m. 1191), c.-à-d. le renouveau de la philosophie de la lumière enseignée par les sages éminents de l'ancienne Perse. Récemment Takeshi Aoki qui a fait une étude sur la transformation du messianisme zoroastrien dans l'Inde Mughal a donné le nom de « Šīrāzian Zoroastrians » aux membres de cette école.

C'est vrai, Āḍar Keyvān et ses disciples puisaient au vocabulaire « zoroastrien ». Ils se donnaient les épithètes فرهزانه *farzāna* 'le sage' ou موبد *mubed* 'le grand prêtre (zoroastrien)', à l'exception du maître et fondateur de l'école qui portait, à l'instar du roi mythique, Hōšang, l'épithète d'Āḍar 'le feu'. Et pourtant qualifier Zoroastrien ce personnage (Āḍar Keyvān) me paraît incertain et même contestable.

D'abord, donner le nom de Keyvān à un zoroastrien paraît étrange. Dans le *Bundahišn*, Kēvān, c.-à-d. Saturne, est une planète néfaste. Et on ne trouve aucun Perse mazdéen ayant porté ce nom.

Dans la biographie d'Āḍar Keyvān on lit qu'il est né à Staxr ; et pour ses études, il est allé à Šīrāz où il est entré dans une Madresa. Dans la Madresa, il s'est distingué comme un homme érudit ; il a pu répondre à toutes les questions et il a résolu tous les problèmes difficiles, c'est pourquoi on lui a attribué le titre de ذوالعلوم *Du'l-'ulūm* 'maître des sciences'.

Quelqu'un qui connaît un peu l'Iran occupé par les musulmans sait bien qu'un Zoroastrien (appelé *Gabre* par les musulmans) ne pouvait pas entrer dans une Madresa. Déjà Nizām al-mulk (11^e siècle) se réjouissait du fait qu'à l'époque ghaznavide aucun *gabr* n'osait d'apparaître même dans une plaine. Au 19^e siècle quand l'Iran de Qājār a tourné les yeux vers l'Europe et les écoles comme Dār al-funūn, Alliance Française, Alliance Israélite, etc. sont apparues en Perse, les Gabrs étaient en voie de disparition, et grâce aux efforts des Parsis de l'Inde ils ont pu avoir leur première école. Il existe une bonne documentation, celle de « Persian Zoroastrian Amelioration Fund », en grande partie en Gujarati, dans laquelle on trouve maints exemples de la persécution des famille *gabrs* qui voulaient apprendre à leurs enfants l'art de lire et écrire même à la maison.

Est-ce que l'époque d'Āḍar Keyvān était différente ?

Āḍar Keyvān était contemporain de Šāh ‘Abbās. Le règne de ce roi correspondait à la fin du millénaire de l’Islam. On lui a rapporté que les Gabrs ont un livre, *Le Livre de Jāmāsp*, qui a prédit la fin de son règne. Alors il a donné l’ordre de chercher toutes les copies du *livre de Jāmāsp* et de les détruire ; sous ce prétexte un grand nombre des manuscrits des Zoroastriens, en avestique, pehlevi, ou persan, a été brûlé, et deux prêtres-savants aussi ont connu la mort. A la fin du 17^e siècle (1699) un autre roi Safavide, Sultān Husayn a donné l’ordre aux Gabres d’Ispahan de se convertir à l’Islam ; et puisqu’ils n’ont pas accepté, il a massacré en une seule journée tous les Gabrs qui étaient à peu près 12 000 familles, et il a distribué tous leurs biens entre les assaillants. Seulement une poignée de Gabrs ont pu quitter la capitale pour aller annoncer la nouvelle aux Parsis de Yazd. On trouve l’écho de ce massacre dans le livre تاریخِ تباہیِ فارسیان (encore inédit). Abbé Martin Gaudereau dans sa « Relation d’une mission d’Ancyre à Ispahan en Perse » donne aussi quelques détails de ce massacre.

Alors le récit d’un jeun Gabr dans une Madresa, appréciés par ses compagnons d’études (les طلبه Talebas), et appelé par eux « maître des sciences », ne paraît pas crédible. Si Āḍar Keyvān était allé étudier dans une Madresa, il devrait avoir été considéré par l’école comme un musulman, et alors il devrait avoir eu un autre nom, un nom musulman.

Farzāna Bahrām i Frahād (mort à Lahore, en 1624) qui était après Āḍar Keyvān une autorité spirituelle du groupe raconte dans son Šārestān i Čahār Čaman qu’un jour il y’avait une réunion dans l’école de Šayḥ Bahā’ al-Dīn à Espahān. Un bon nombre de Talebas (comme (عبدالصمد, میرزا نظام) y étaient présents. Bahrām aussi était parmi eux. Cela montre que les Talebas le considéraient comme un de leurs, c.-à-d. un musulman, et il est fort possible que Bahrām utilisait un nom musulman. Il explique sa présence ainsi : J’étais là, parce que certains d’entre eux et Šayḥ ‘Āmil aimaient l’ascétisme, et ils voulaient me poser des questions au sujet de l’école d’Ešrāq (cela montre que Bahrām y était considéré comme un disciple de Suhravardi). Ce jour-là le sujet de la discussion était le *jihād*, c.-à-d. verser le sang de ceux qu’on ne connaît pas (comme croyant) jusqu’à ce qu’ils se convertissent. Ils disaient : Il faut faire le *jihād* avec les infidèles. Mais il y a un deuxième groupe croyant à un des livres sacrés. Ce groupe se divise en deux : d’abord ceux qui ont un livre et un prophète, comme les juifs qui ont la Thora et Moïse, et les chrétiens qui ont l’Evangile et Jésus ; mais il y a ceux qui n’ont pas de livre mais ils croient à un soi-disant livre sacré, comme les Mazdéens (مجوسان) qui disent qu’ils ont

eu un livre qui s'appelle Zand, et un prophète Zaraθuštra. J'ai voulu intervenir. Mais Šayḥ a fait signe de ne pas parler. Alors je me suis tu. Après que l'assemblée a pris fin et les gens sont partis, j'ai parlé avec Šayḥ, et je lui dit ce que je savais à propos de la prophétie de Zaraθuštra. Šayḥ a dit : « Tu as raison. Mais quel est l'avis du Guide du temps (امام زمان) Āḍar Keyvān ? » J'ai répondu : « Il croît à la prophétie de Zaraθuštra. » Alors il a dit : « N'en parlons plus. Tout ce qu'il dit est vrai. »

Evidemment si Šayḥ considérait Āḍar Keyvān comme un Zoroastrien, il ne poserait pas ce genre de question. Si Āḍar Keyvān et ses proches n'étaient pas zoroastrien, alors qui étaient-ils ?

On n'a aucun renseignement à propos de ce courant en dehors des écrits de ce même courant. Malgré le fait qu'une partie des textes d'Āḍar Keyvān et de ses disciples ont disparu pour de bon, et malgré leur souci de dissimuler leur propre identité, il existe quand même un bon nombre d'éléments qu'on peut tirer de leurs livres pour pouvoir les discerner.

Tout d'abord, ils se présentaient dans leur cercle comme « Pārsī », et ils présentaient leur école comme une école « pārsī », ce qui a induit Modi et les autres en erreur quant à leur identité. L'auteur de *Šārestān* rapporte un débat à Šīrāz juste avant le départ d'Āḍar Keyvān pour l'Inde (environ 1570). Il dit que Āḍar Keyvān se mettait à l'écart du commun des hommes mais aussi des soi-disant savants. Mais un jour avant son départ un bon nombre d'hommes lettrés sont venus pour lui dire au revoir. Ils ont parlé des sujets différents, la langue, la cosmologie, la mythologie, etc. Un savant (chiite) était présent. Il a prétendu la supériorité des Arabes sur les Persans (les عجم). Il a donné ce raisonnement qu'on trouve dans quelques livres arabes : « Si on demande à un persan 'est-ce qu'un arabe est digne de devenir Imām/ prophète', il va répondre 'oui' ; mais jamais un arabe n'accepte qu'un persan devienne Imām/ prophète. La supériorité de l'Arabe sur le Persan vient du prophète (Muḥammad). » Il a voulu savoir l'avis d'Āḍar Keyvān. Mais Āḍar Keyvān n'a rien dit. L'assemblée devint bruyante. Un zoroastrien au nom de Bahrām était là. Il a reproché à Āḍar Keyvān de rester silencieux. Quelques disciples d'Āḍar Keyvān ont dit à Mubed Huš : Si tu ne leur réponds pas, alors ils vont croire qu'ils ont raison !

Alors Mubed Huš a dit (Je résume, et je n'entre pas dans les détails de son raisonnement) : Nous ne croyons jamais de la vie à un Arabe comme Imām/ prophète. Les Arabes ne sont pas digne de Imāmat

parce que leur caractère vacille entre l'excès et le défaut. Tandis que nous, les Pārsīs, observons la mesure. Ceux qui ont accepté votre roi (Muḥammad) comme Imām ne sont pas des Pārsīs ; ils sont des sujets des Arabes (تبعهء تازيان , تبعهء عرب) ; tandis que nous, notre origine est pārsī, notre foi aussi.

On est donc devant un dilemme. Āḍar Keyvān et ses proches n'appartenaient pas à la communauté Pārsī, et pourtant ils se considéraient comme pārsī. L'auteur du *Dabestān* décrit bien le double visage de ces Parsis :

صاحبانِ این مذاهب همه با اهلِ اسلام آمیخته اند و به کسوتِ ایشان جلوه گرند و نامِ مسلمانانه هم دارند و نامِ دیگر بر کیشِ خویش، و در بلادِ ایران و توران متفرق اند و متوطن، و از گبران دور و رنجور.

‘Ils se sont mélangés avec les musulmans, et apparaissent comme eux ; ils ont un nom islamique et un autre nom d'après leur propre doctrine ; ils sont dispersés en Iran et en Turan ; et ils se tiennent à distance des Zoroastriens (گبران) et ne sont pas en bon rapport avec eux.’

Bien que cette description est juste, elle ne répond pas à notre question sur l'identité de ces « Pārsī » : Est-ce qu'ils appartenaient à une communauté persane qui avait gardé son identité et sa religion secrètement et depuis des siècles mais apparaissaient comme les autres musulmans pour se protéger des persécutions (comme, par exemple, les crypto-juifs de Mashhad qui, au 19^e siècle, ont décidé de faire semblant de se convertir à l'Islam, mais ils ont continué de rester fidèle à leur ancienne religion), ou bien étaient-ils un groupe artificiel ?

Il faut lire les hagiographies d'Āḍar Keyvān et ses proches pour être persuadé que leur prétendue ancienneté sonne fausse. En effet, ce groupe a été créé par Āḍar Keyvān lui-même dans un milieu musulman.

Pour quelqu'un qui regarde de l'extérieur l'histoire de la Perse après la conquête des Arabes, ce *parsisme* d'Āḍar Keyvān lui paraîtrait étrange ; mais il faut au moins constater que le corps de l'Iran a toujours eu des problèmes avec la transplantation de l'Islam.

Āḍar Keyvān, après avoir jeté ce greffon exogène, au lieu de se joindre aux Parsis qui malgré toutes les calamités avaient gardé leur foi et leur espoir, il crée son propre parsisme, et il prétend que ces

nouveaux Parsis autour de lui sont encore plus anciens que les Parsis eux-mêmes. Avec une inventivité étonnante il se met à écrire deux livres : un livre, *Mahēn-nāma*, ‘le grand livre’, concernant la création matérielle et la création spirituelle, la cosmologie et l’eschatologie ; et l’autre, *Kahēnnāma*, ‘le petit livre’, le fameux *Dasātīr*, qui est le recueil des textes révélés de 16 prophètes, de Mahābād jusqu’à Sāsān le cinquième, et entre eux on trouve quelques personnages fictifs, quelques héros perso-aryens, Zaratūštra, et même Alexandre.

Du grand livre on n’a aucune nouvelle. Dans le *Dasātīr*, Āḍar Keyvān se cache derrière un prophète, Mahābād, antérieur à Zaratūštra et même antérieur à l’homme primordial. Il invente une langue « céleste » (آسمانی), plus ancienne que l’Avestique et le Sanskrit ; elle était la langue des révélations divines jusqu’à ce que le dernier prophète, le cinquième Sāsān, décide de traduire ces révélations en Pārsīg (à la fin du 6^e siècle). Un examen de cette langue montre bien qu’Āḍar Keyvān ne connaissait pas le Pārsīg (Pahlavi) aussi bien qu’un prêtre parsi de la même époque (ne parlons pas de l’Avestique). Pour cette langue forgée, il a puisé à deux langues, le Persan et le Hindi ; et pour la version pārsie aussi il n’a pas hésité à inventer des mots.

Dès la publication du *Dasātīr* (en 1818), certains ont douté de son originalité. Par exemple, Sylvester de Sacy a écrit : « Je ne serois me défendre du soupçon que tout cela est tiré d’écrivains arabes bien postérieurs à l’islamisme, et que l’attribution de cette doctrine au Jāvēdān Xrad, c.-à-d., à un ancien livre des Perses, quelque date qu’on veuille donner à ce livre, n’est qu’une des mille et une impostures dont se compose le *Dasātīr*. » Le soupçon de Sacy était justifié. Un exemple : Le texte de Tahmuras (en av. *taxma urupi*, un héros cosmique), le 8^e prophète dans le *Dasātīr*. J’ai montré que ce texte n’est qu’une traduction mot-à-mot de la prière au soleil de Suhravardi (le texte arabe de Suhravardi s’appelle هورخش الكبير).

Pour montrer l’ancienneté de cette religion Āḍar Keyvān s’appuyait sur une ‘tradition’ qui mettait une autre religion avant Zaratūštra, la religion de Hōšang. Il se référait à cet exemple dans le *Šāhnāma* : Xusrō Abarvēz dans une lettre à l’empereur byzantin dit :

به ما بر ز دینِ کهن ننگ نیست به گیتی به از دینِ هوشنگ نیست
همه داد و نیکی و شرم است و مهر نگه کردن اندر شمارِ سپهر

‘Nous ne rougissons point de notre ancienne religion, il n’y a point dans le monde de religion meilleure que celle de Hōšang ; c’est (la religion de) la loi, le bien,

la pudeur et l'amour, et (aussi) l'astrologie.'

C'est pourquoi l'école d'Āḍar Keyvān s'appelle aussi *Āyēn i Hōšang* 'la tradition de Hōšang'.

En effet, l'Avesta parle d'un sage, Aošnara, avant Zoroāstra. La tradition persane lui attribue l'art de la dialectique, *vimand-gōbišnīh*, et un livre de sagesse, peut-être le *Jāvēdān Xrad*. Le *Jāvēdān Xrad* a été découvert au 9^e siècle dont quelques extraits ont été traduits en Arabe. Muškōya/ Miskawayh (m. 1030) a publié ces extraits ; mais il a confondu le nom du sage Hōšnara (av. *aošnara*) avec celui du héros cosmique Hōšang (av. *haošyanha*). Alors dans la tradition persane le nom du sage Hōšnara a disparu, et le héros Hōšang est devenu un roi sage, promu par Āḍar Keyvān au rang des prophètes (7^e), et appelé Āḍar Hōšang. Le mot Pārsī Āḍarī a un double sens : il désigne l'appartenance au groupe d'Āḍar Keyvān, et en même temps à une religion plus ancienne que le mazdéisme.

Lorsque Āḍar Keyvān a quitté son pays natal pour s'installer définitivement en Inde, il a évité le contact avec les Parsis de Gujarat, mais aussi avec le cercle d'Akbar Shah, et il a choisi Patna pour son séjour. Lui et ses disciples avaient appris de se dissimuler parmi les musulmans en Perse ; ils ont gardé cette attitude en Inde.

Le Dabestān décrit cette manière d'infiltrer, appelé en Pārsīg *nihān-ravišnīh*, et détesté par les mazdéens, ainsi :

« Quand quelqu'un de l'extérieur vient dans une réunion de ce groupe, on ne l'attaque pas, on fait louange de sa religion, on accepte tout ce qu'il dit, et à tout instant on le respecte et vénère. D'après le principe de leur religion, on peut trouver Dieu par n'importe quelle religion. Ils évitent de témoigner préférence pour une religion ou pour une autre, et ils ne veulent pas convertir les autres. Surtout ils gardent les secrets. »

Si en Perse ils apparaissaient comme Ešrāqī, en Inde ils avaient plutôt l'air d'un Sādhu ou Sanyāsī hindou. Du point de vue de la théosophie, Āḍar Keyvān est resté fidèle à l'école de Suhraḡardī. Ses disciples croyaient qu'Āḍar Keyvān était en communion avec Dieu et recevait ses instructions en songe des philosophes anciens de la Perse, de l'Inde et de la Grèce. On possède quelques textes philosophiques qui appartiennent à ce groupe. Du point de vue de la religion Āḍar Keyvān prêchait que l'homme peut être sauvé par la religion dans laquelle il est né. Il s'agit peut-être du commun des hommes, sinon l'auteur du Bazmgāh, Mubed Xvašī dit : « Nous n'avons pas de

religion. Il faut abandonner sa propre foi (pour entrer dans notre groupe). » Āḍar Keyvān défendait de tuer les animaux utiles, *zandbār*, et de manger de la viande. Il prêchait l'ascétisme, la mortification, le jeûne, et le célibat. Il disait que le corps d'un mort doit être lavé par l'eau pure et l'eau de rose ; il peut être enterré à la manière des musulmans ou incinéré à la manière des hindous. Ses règles n'ont rien de commun avec le parsisme, à part la permission de boire du vin. Après sa mort, à 85 ans, son fils Kayxusrō Esendyār qui n'était encore qu'un enfant est devenu le chef du groupe. Il me paraît difficile à croire, si on accorde un peu de sincérité à ses enseignements, que Kayxusrō soit son fils naturel, *tanīgzād*. Kayxusrō était plutôt le fils 'choisi' pour continuer à illuminer le groupe. Le *Šārestan* (شارسٚستان) était écrit pour l'éducation de cet enfant élu. On connaît aussi un livre *Jām i Kayxusrō* traduit par Munshi Abdu'l-Fatah sous le patronage du fameux Pārsi Sir Jamshetji Jejeebhoy ; il s'agit du voyage spirituel d'Āḍar Keyvān dans l'au-delà.

La religion Āḍarī n'a pas survécu longtemps après la mort de ses premiers gurus ; mais à la différence de la Dēn i Elāhī d'Akbar Šāh, il a eu une deuxième et même une troisième vie. On trouve la littérature persane contaminée par les inventions d'Āḍar Keyvān. Les dictionnaires persans ont inséré les mots forgés d'Āḍar Keyvān. Le nom de Mahābād est entré dans les livres d'histoire (comme le *Nāma i Xusravān*).

Etrange changement : Les Parsis de l'Inde qui n'étaient jamais en contact direct avec l'école d'Āḍar Keyvān, plus d'un siècle après la disparition de ce personnage énigmatique, ont commencé à considérer Āḍar Keyvān et ses disciples comme des leurs. Malgré l'étude minutieuse de *Dasātīr* par Sheriarji D. Bharucha qui a montré qu'il ne faut pas considérer le *Dasātīr* comme un texte zoroastrien (1907), on voit encore un Parsi érudit comme J.J. Modi qui écrit un article sous le titre de :

« A Parsee High Priest (Dastur Azar Kaiwan) with his Zoroastrian disciples in Patna, in the 16th and 17th century » (1932)

A part la publication des textes fondamentaux de l'école d'Āḍar Keyvān ou leur traduction en Gujarati par les Parsis, une nouvelle littérature « Āḍarī » est née. L'un des premiers livres connus, en Gujarati, Mākulāte Bahmanī (un entretien entre Kersāsp et Bahman) a été écrit par Mulla Kāus (le père de Mulla Fērōz) en 1788. L'un des derniers livres, en Persan, Frāzestān, a été écrit par un میرزا اسمعیل خان یزدانی, et il a été publié à Bombay en 1893. On

peut encore citer d'autres textes qui sont encore inédits, par exemple سیاوخش هورمزدیار پارسی ایرانی آذری نامہء خورتاب.

Le fameux Parsi Manockji Limji Hooshang Hataria qui dans la deuxième moitié du 19^e siècle est venu en Perse pour améliorer la situation des Zoroastriens, est devenu « Āḍarī », et il s'est donné le surnom de Darviš Fānī. Il a eu un rôle important dans la contamination de la communauté zoroastrienne par l'ésotérisme Āḍarī. En effet, Āḍar Keyvān s'était approprié le titre de « Pārsī », mais il voulait que les Pārsis s'adaptent à lui. Par exemple, dans le *Šārestān* on lit : « Avant Zaratuštra, les bons étaient de religions de Ābād ; après Zaratuštra, les rois perses, bien qu'ils ont accepté la religion de Zaratuštra, mais ils l'ont interprété, ils l'ont adapté à la doctrine de Ābād . Le livre de Zaratuštra a besoin d'être interprété. Malheureusement, les mazdéens de l'Iran et de l'Inde, à cause de la domination des impies ne savent rien de cette religion antérieure, et c'est notre devoir de conformer le livre de Zaratuštra au *Dasātīr*. » Ce devoir a été fait par un nombre de Pārsis ; même un livre de prières extraites du *Dasātīr* et de l'*Avesta* a été préparé : کتاب زند و پازند اوستا :

Lorsque Ibrahim Pourdavoud s'est mis à traduire l'Avesta en Persan, il s'est vu obligé de donner son opinion sur Āḍar Keyvān. Dans une série d'articles il l'a présenté comme un charlatan qui a contaminé la langue persane, et qui a affabulé et noirci l'histoire de la Perse. A la suite de ses critiques le nom de Mahābād a disparu des livres d'histoire, et certains mots forgés ont disparu des dictionnaires persans, et même certains défenseurs d'Āḍar Keyvān, comme Rashid Shahmardān, ont reculé et ils ont déclaré faux le *Dasātīr* sans pour autant l'attribuer à Āḍar Keyvān.

Cette école illuminative disparaît, mais on voit sa marque sur d'autres courants qui vont apparaître dans les premières décennies du 20^e siècle en Inde et en Iran. Je donne un exemple pour chaque Pays.

Au début du 20^e siècle, un Pārsi *behdēn*, Behramshah Naoroji Shroff décide de quitter le Gujarat pour aller d'abord à Peshavar et après à Damāvand. Son récit est un mélange d'une relation de voyage et un itinéraire visionnaire. Au mont Damāvand, il rencontre une communauté secrète qui vivait en reclus ; des gens qui possédaient la vraie science de l'Avesta, la science occulte appelée *xšnūm* par eux. [le mot *xšnūm* dans les Gāθā, Y 48.12, 53.2 signifierait 'approbation' et non pas 'science', sauf si on le lit *xšnam* 'reconnaissance'. Mais peu importe.] Behramshah reste trois ans parmi eux ; et lorsqu'en 1908, il retourne à Bombay, il commence à prêcher ce *Xšnūm* parmi les Pārsis,

c.-à-d., d'adapter à la manière des Āḍarīs la religion des Parsis avec la science occulte. Depuis le nombre de ces « derviches » parsis n'a cessé d'augmenter. Par exemple, lorsque le dernier Dastur (Meherji Dastur Kekobad) de la lignée de Meherji Rana de Navsari qui était présent à la cour d' Akbar Shah est mort il y a un an (on January 23, 2010), un Dastur de cette tendance ésotérique (Ervad Kaikhushroo Navroze Dastoor) a pris sa place à Navsari.

L' Iran du 20^e siècle aussi a connu un homme inspiré par le mysticisme Āḍarī : Zabīh Behrōz. Lui qui, comme Āḍar Keyvān, venait du milieu musulman, rejette le « greffon exogène » ; il écrit même un livre satirique qui a causé les foudres du clergé dans les années 1930, et il a dû se montrer discret et même caché. Lui aussi, comme Āḍar Keyvān, se référait à la Perse antique, et en même temps distordait l'histoire de la Perse, et au lieu de se joindre aux Parsis il voulait adapter « l'idéologie » des Parsis (j'ai utilisé le terme Dumézilien) à ses propres idées. Il était versé, comme Āḍar Keyvān, dans les lettres (arabe et persan) ; il avait une toute petite connaissance de l'avestique et du pehlevi ; il avait un côté mystique qu'on le trouve dans ses premiers écrits (par exemple, در راه مهر), et dans sa jeunesse il est devenu derviche pour une courte période. Mais, surtout, comme Āḍar Keyvān, il avait une imagination débordante. Par exemple, Mithra des Mystères, que son culte était propagé dans l'empire romain, n'était pas un dieu, mais en fait un prophète qui était né, au début de l'ère arsacide, à Zābul, dans le sud-est de l'Iran actuel ; et si on ne trouve pas de trace de ce Mithra et de son culte en Iran, ce n'est pas parce que sa thèse est erronée, mais parce que les rois sasanides et les mages ont détruit toutes les traces des Mystères de Mithra en Perse. Alors lui qui se référait aux Perses, son affabulation a donné encore une autre raison aux musulmans de détester les Perses. Les Zoroastriens d'Iran aussi ne sont pas épargnés de l'influence behrōziens : Après plus de 1300 ans, ils ont décidé d'abandonner la date de leur calendrier (après Yazdegird) pour adopter la date inventée par Behrōz.

Bon, j'espère avoir pu vous donner un aperçu du courant Pārsī-Āḍarī qui s'est propagé en Inde et en Iran, et son influence est encore perceptible de nos jours.